

L'ARCHÉOLOGIE DU VILLAGE MÉDIÉVAL : JUSTIFICATIONS ET PERSPECTIVES

L'archéologie du village médiéval n'échappe pas plus que d'autres recherches à la nécessité de justifier ses entreprises. Peut-être même y est-elle tenue plus que d'autres.

Elle a eu en effet contre elle de ne mettre au jour que des constructions très modestes et des mobiliers sans valeur artistique. Elle n'est pas spectaculaire. Elle ne bénéficie même pas du prestige qui s'attache aux vestiges d'une haute antiquité puisqu'elle s'adresse à des établissements qui ne sont vieux que de quelques siècles.

Pourtant, on a vu ces dernières années des expositions, des expositions organisées en bonne part sur ce thème. «Aujourd'hui le Moyen Age» et «De Burgonde à Bayard», n'étaient sans doute pas limitées à l'archéologie du village médiéval mais faisaient une large part aux fouilles de Rougiers pour la première de ces expositions, à celles de Charavines, de Brandes, d'Essertine pour la seconde. Plus récemment, à Montbrison s'est ouverte une exposition consacrée aux «châteaux et villages du Moyen Age». Enfin en 1987 l'exposition bourguignonne «la Mémoire du sol» a consacré plusieurs vitrines et maquettes aux recherches effectuées sur les sites du village de Dracy, des villages du haut Moyen Age de l'Yonne et de la Grange de Charny. (1)

Il faut sans doute compter avec un engouement, récent mais de plus en plus affirmé, pour la civilisation rurale d'hier : en témoi-

nent le succès des ouvrages de Pierre-Jakez Hélias et d'Henri Vincenot. Or, on sent bien que le village d'hier a ses racines au Moyen Age. Le Moyen Age comme l'a dit à peu près Jacques Le Goff, c'est le temps de nos grands-pères. Et le *Montaillou* d'Emmanuel Le Roy Ladurie n'a pas rencontré moins de succès que *Le cheval d'orgueil*.

Mais la recherche scientifique, si elle peut être portée par un courant d'idées, ne trouve pas en celui-ci sa justification. La question qui se pose porte sur la nécessité de la méthode archéologique quand il s'agit d'étudier le village médiéval. Bien entendu, elle ne se pose pas pour les temps ou pour les contrées où l'archéologie est la seule démarche possible : pour le haut Moyen Age occidental et pour de larges zones de l'Europe jusqu'à une date très tardive, les documents figurés sont absents ou terriblement indigents. Il n'en va pas de même des derniers siècles du Moyen Age occidental, mais ici, ce sont encore les lacunes de l'information historique qui commandent le recours à l'archéologie.

Les travaux des historiens ont un travers commun : l'observatoire où ils se placent pour étudier les campagnes, c'est la tour du château ou le clocher de l'église. La documentation oblige l'historien à adopter le point de vue de la seigneurie. L'archéologie a l'avantage de se placer d'emblée au niveau du paysan et au cœur du village. Elle change les points de vue.

Et la documentation seigneuriale reste impuissante à tout éclairer de la civilisation paysanne. Des cultures, par exemple, on ne connaît bien que celles qui font l'objet de redevances. De l'élevage paysan, on ne sait presque rien. Les gallinacés doivent une certaine notoriété aux gélines de coutume, mais les basses cours n'avaient donc pas d'oies, ni les mares de canards ?

Et s'il s'agit des modes de vie, les sources écrites sont d'un faible secours. Peu de choses, en tout cas dans les travaux des historiens sur l'habitat et l'habitation, sur le mobilier, sur l'alimentation, sur l'outillage. Et si les historiens n'esquivent pas, malgré une

documentation peu fiable, les questions démographiques, ils ne nous disent rien et pour cause, de l'état physique des populations paysannes.

Le champ ouvert à l'archéologie du village médiéval est donc bien circonscrit mais il est très vaste. En face de ces objectifs, les acquis peuvent paraître encore assez minces. Mais c'est de moins en moins vrai. La carte des sites fouillés en France se remplit constamment et il devient difficile de la tenir à jour. (2) Les publications elles-mêmes ne sont pas en reste. On assisterait au même essor, récent mais décisif, dans les pays méditerranéens. (3) Le développement des recherches archéologiques sur le village est plus ancien dans les pays de l'Europe centrale (4), ainsi qu'en Allemagne, aux Pays-Bas et surtout en Angleterre où une synthèse a pu être publiée dès 1971. *Deserted Medieval Village* (5), ce titre mérite qu'on s'y arrête : ce n'est pas par hasard que l'Angleterre détient le record des fouilles de villages médiévaux : les désertions y ont été particulièrement nombreuses, massives; elles sont le résultat d'un phénomène propre à l'Angleterre de la fin du XVe siècle et du début du XVIe siècle, le mouvement des enclotures dont les effets s'additionnent à ceux de la crise agraire du XIVe siècle. Il va de soi que les sites désertés offrent à l'archéologie des conditions particulièrement favorables. (6) En France, si les désertions totales et définitives sont beaucoup plus rares, ce sont pourtant des sites de villages abandonnés qu'interroge la fouille.

La première donnée procurée par la fouille intéresse donc l'abandon, et l'archéologie contribue à enrichir et à préciser le dossier des désertions. Elle établit de façon plus sûre la date à laquelle s'éteint le village, parfois plus tardive que ne le laissait penser la documentation écrite. C'est souvent le cas pour les établissements qui passaient pour avoir disparu à la suite d'une destruction par la guerre (7) : la fouille montre que le village a pu, un temps renaître de ses cendres, et dès lors, les raisons de la désertion sont remises en cause. A défaut de toujours pouvoir désigner l'agent responsable de la désertion, l'archéologie invite à le chercher dans certaines directions, à déceler les points faibles qui condamnaient le village à plus ou moins long terme. (8) Mais l'archéo-

logie a surtout révélé des désertions antérieures à la crise agraire du bon Moyen Age; elle a mis en évidence la fragilité des habitats ruraux au premier millénaire, de beaucoup d'entre eux en tous cas, qui ont disparu au profit d'autres, anciens eux aussi ou nouveaux, qui allaient devenir les véritables villages, dotés de la stabilité et de la permanence.

Car c'est l'autre contribution de l'archéologie à l'histoire des habitats et qui concerne non plus la mort mais les naissances du village. La grande affaire, au moins en France dans les pays d'habitat groupé, c'est de rendre compte d'une évolution qui conduit du réseau des villas antiques et des fermes indigènes à celui des villages, d'un habitat essentiellement dispersé à un groupement plus ou moins accentué. Il n'est certes pas aisé à l'archéologue seul de décider si c'est la paroisse, la seigneurie ou les structures agraires qui ont provoqué le rassemblement des hommes dans les cellules villageoises, encore qu'il puisse repérer les pôles du regroupement comme sont les cimetières, les églises primitives, les châteaux de terre et de bois du premier âge féodal, et qu'il puisse l'aider des progrès de l'archéologie du paysage. Au moins, par la photographie aérienne établit-il la densité des villas antiques, et par les sondages, les ramassages de surface (9), les réoccupations du Bas-Empire et la dispersion des nouveaux *loci*. Au moins, peut-il montrer par la fouille les glissements, les déplacements, les abandons de sites qui s'opèrent à l'époque mérovingienne, aux temps carolingiens ou plus tard encore dans le finage des villages médiévaux.

Rendre compte de phénomènes historiques comme les désertions a pu être la première incitation à la fouille de sites villageois. Par la suite, cet objectif est apparu secondaire : la fouille informait moins sur la mort ou l'origine des villages que sur leur vie, surtout sur leur vie immédiatement avant l'abandon. La perspective actuelle est devenue anthropologique, sans cesser pour autant d'être historique : la civilisation rurale, en effet, n'est pas immobile, et si les évolutions sont lentes, prises dans la longue durée, elles apparaissent avec netteté.

La mieux mise en lumière concerne l'habitat et l'habitation. Il est vrai que la construction constitue toujours la donnée la plus

immédiate d'une fouille de village. Mais ici s'impose la différence qui sépare le haut Moyen Age des derniers siècles médiévaux. On ne sait trop encore où placer la césure : cela varie sans doute avec les régions, mais l'évolution semble prendre place entre le XI^e et le XIII^e siècle. Il serait assez normal qu'elle accompagne la révolution agricole qui a vu changer tant de choses et d'abord le paysage.

En tout cas, c'est vers le XII^e siècle que disparaît en général l'habitation excavée qui est un des types les plus caractéristiques du haut Moyen Age. Celui-ci présente, en fait, des types de construction assez variés mais qui font tous appel à des matériaux légers, terre et bois pour les parois, couverture végétale pour les toits (10). Ces modes de construction ne laissent que des vestiges très fugitifs et essentiellement des vestiges en creux, trous de poteau et excavations diverses; c'est sans doute ce qui explique qu'on ait tant tardé à les repérer et qu'on ait, en France, fouillé tant de nécropoles sans rencontrer les habitats contemporains. Formés à de meilleures méthodes, les archéologues mettent au jour désormais un nombre sans cesse croissant d'habitats du haut Moyen Age, observés à l'occasion de fouilles de sauvetage, comme, par exemple, celles qu'on a organisées sur le tracé de l'autoroute Lyon-Genève, dans l'Ain (11).

Excavées ou construites au niveau du sol et selon des principes variés pour la structure de la charpente, ces constructions ne font appel qu'à des matériaux strictement locaux et qui ne coûtent rien, qu'à des techniques qui n'appellent pas l'intervention d'un spécialiste. C'est la « maison pour rien » (12) et c'est aussi une construction fragile qu'il faut fréquemment reconstruire.

A l'inverse, la maison du bas Moyen Age apparaît le plus souvent solide et faite pour durer; dotée d'une certaine valeur c'est devenu un bien immobilier. Elle peut encore faire appel au bois et à la terre, mais selon des techniques plus sophistiquées, celles du pan de bois notamment, qui supposent l'intervention du charpentier. En pierre, pierre des murs et quelquefois de la toiture, elle implique

un outillage de fer, du fer aussi pour les clous et la serrurerie, et sans doute sa construction ne se conçoit-elle pas sans, au moins, un maçon comme maître d'œuvre.

Et cette maison du bas Moyen Age a pour nous, dans les restitutions qu'on peut en faire, une figure familière, car elle est très proche de la maison dite traditionnelle, celle que saisissent les ethnologues pour les temps sub-actuels. Elle annonce la maison traditionnelle : elle en est, en fait, un archétype.

La maison introduit déjà au cœur de la civilisation paysanne. Les archéologues, entraînés peut-être par une trop longue tradition monumentale, ont encore trop tendance à s'arrêter à la construction, à se satisfaire de plans et de restitutions en élévation. La maison a pourtant bien davantage à dire.

Elle nous parle des techniques de protection contre les intempéries, contre le froid ou la chaleur, des techniques d'éclairage, et de l'hygiène, de tout un mode de vie qui nous est, lui, devenu largement étranger. Elle nous montre ainsi, à Dracy, à Brucato (13) des milieux clos, à demi-obscurs : la maison ne prend jour que par la porte et la pièce du fond n'a pas d'ouverture sur l'extérieur. Obscure, la maison est aussi quelque peu enfumée; les cheminées sont rares et le foyer ne marque guère de progrès sur la préhistoire : établi à même le sol ou construit d'un radier de pierre nappé d'argile, ou fait de quelques carreaux de terre cuite, il occupe le centre de la pièce ou le pied d'une paroi si la maison est en pierre (14). La propreté est relative : les sols intérieurs, régulièrement en terre battue, sont certes fréquemment balayés, mais les ordures sont simplement rejetées à l'extérieur et au plus près. Les sols et les structures traduisent aussi des gestes et des attitudes; les foyers au niveau du sol, les bancs de travail très bas supposent une vie à ras de terre, des accroupissements, des agenouillements.

Avec la dimension des maisons, la distribution des pièces, la répartition de l'espace dans la demeure et dans le village, c'est toute l'organisation sociale et familiale qui transparait. Les enclos qui

enferment la maison, les serrures et les chaînes qui font les portes closes, tout dit que le mur de la vie privée était particulièrement solide. L'habitation, souvent répartie en deux locaux, montre qu'on séparait le lieu du sommeil et des réserves de celui du repas et des activités. La dimension de la maison correspond à l'évidence à la famille conjugale et s'oppose en cela aux grandes maisons du haut Moyen Age qui pourraient, elles, traduire une organisation familiale plus proche de la famille patriarcale. Dans certains cas enfin les différences de condition, les niveaux sociaux se marquent dans les dimensions, le nombre de pièces, la présence ou l'absence de certains locaux d'exploitation. En Angleterre on a pu mettre en relation les trois grands types de demeures villageoises avec les catégories socio-juridiques de la paysannerie, le *cottager*, le *villain*, le *yeoman*. (15)

Bien interrogée, avec l'attention d'un ethnographe, avec, en tête, la grille d'enquête de l'ethnographe, la maison est donc riche de données. Le reste, il faut le demander au mobilier archéologique. L'intérêt de la céramique, trouvée en si grande abondance sur les sites ne se limite pas à l'établissement de la chronologie. La variété des productions qu'offrent les sites méditerranéens atteste ici d'une ouverture au marché bien plus grande que dans les villages du Nord, et la diversité des formes, le nombre des vases établissent parfois que l'on connaissait déjà le plat individuel dans le village du XIV^e siècle. On ne saurait rapidement faire le tour des informations que peut procurer le mobilier archéologique. On imagine tout ce qu'il peut apprendre des activités, à travers l'outillage, tout ce que les équipements, les vestiges ostéologiques et botaniques apportent sur l'alimentation, voire sur les modes culinaires.

Constater que les paysans médiévaux se consacraient à la céréaliculture, à la viticulture, à l'élevage est certes d'une grande trivialité. Mais il n'est pas impossible d'aller plus loin quand l'archéologie est bien servie par des sites où le mobilier a été conservé en abondance. Les sites tchèques et hongrois ont livré ainsi un abondant outillage agricole qui permet de suivre les progrès des techniques agraires, comme l'adoption de la charrue et de la herse. Mais c'est

surtout des sciences naturelles appliquées à l'archéologie, paléozoologie, paléocarpologie, anthracologie qu'on peut attendre les données les plus précises sur l'alimentation et au-delà sur les systèmes de culture : les greniers brûlés, les silos retrouvés intacts sont, à cet égard, des rencontres particulièrement heureuses.

Quant à l'homme lui-même, le paysan médiéval, dans son corps physique, c'est la fouille des cimetières qui peut le restituer. Très nombreuses sur les nécropoles du haut Moyen Age, les fouilles de cimetières villageois restent rares pour les époques plus tardives où les inhumations sont souvent à l'emplacement même des sépultures plus récentes et ont été bouleversées par elles. L'étude anthropologique se heurte, en outre, à de nombreuses difficultés. Le squelette ne traduit qu'une part de l'apparence physique, la taille, la robustesse ou la gracilité et nombre des maux qui ont pu affliger le vivant ne s'impriment pas dans le mobilier ostéologique. Quant à la paléodémographie qui a soulevé tant d'espairs, il se pourrait bien qu'elle ne soit qu'une impasse : on mesure le vieillissement et non l'âge. Décider que tel stade de vieillissement correspond à tel âge revient à supposer connu ce qu'on cherche précisément à mesurer : l'influence du mode de vie sur la structure démographique. Malgré tout, il ne faut pas désespérer des cimetières, si l'on ose s'exprimer ainsi. A condition d'admettre que le squelette est un objet culturel, c'est-à-dire qu'il est, jusqu'à un certain point au moins, façonné par le milieu, que la stature, les déformations, l'état des attaches musculaires, sont en relation avec les modes alimentaires, les carences en activités.

Avec l'ostéologie on a été amené à faire état de certaines limites de l'archéologie. Il y en a d'autres : nous interrogeons des vestiges, c'est-à-dire finalement un reliquat plus ou moins déformé et mutilé. Entre la réalité vécue et les faits que nous appréhendons il y a une distance plus ou moins considérable, et ce qui nous échappe peut-être une part importante de la civilisation du village. Pensons, par exemple, au mobilier en bois, en vannerie, aux textiles, aux aliments qui ne laissent aucun vestige. Mais l'archéologie ne se conçoit pas isolée des autres méthodes de recherche : elle doit

nécessairement s'associer à l'histoire, à l'étude des documents, des sources littéraires, des sources iconographiques. Et, même s'il reste encore beaucoup à faire, les acquis sont déjà assez nombreux pour rendre peu supportables, peu admissibles les images sombres et le tableau de mœurs sauvages que certains médias continuent de véhiculer et d'attribuer au monde rural du Moyen Age.

J.M. PESEZ

NOTES

- 1 – *Aujourd'hui le Moyen Age, archéologie et vie quotidienne en France méridionale*. Catalogue, 1981; *Des Burgondes à Bayard, mille ans de Moyen Age, recherches archéologiques et historiques*, catalogue, 1981; *Châteaux et Villages au Moyen Age, Forez, Bourgogne, Provence*, catalogue, Montbrison, 1986; *Bourgogne médiévale, la Mémoire du sol, 20 ans de recherches archéologiques*, catalogue, 1987.

- 2 – Dans une publication récente qui est encore un catalogue d'exposition mais conçu comme un ouvrage de (bonne) vulgarisation, *Archéologie de la France rurale, de la préhistoire aux temps modernes*, Paris, Belin, 1986, on trouvera mention des principaux sites français.

- 3 – Pour l'Italie, cf. entre autres, M. Mallet, D. Whitehouse, «Castel Porciano, an abandoned Medieval Village of the Roman Campagne», *Papiers of the British School at Rome*, 1967 et 1970; D. Whitehouse, «Excavations at Anglona», *ibid.*, 1969; M. Alwin Cotton, «A trial excavation at Monte d'Irsi, Basilicato», *ibid.*, 1971; sur les sites de Calathamé et de Caprignano, les chroniques des *Mélanges de l'École Française de Rome, Moyen Age Temps modernes*, depuis 1985; sur le site de Fiorentino, ville désertée : *Fiorentino, campagne di scavo 1984-1985*, Galatina, 1987; enfin : *Brucato histoire et archéologie d'un habitat médiéval en Sicile*, Rome, 1984, 2 vol.. Pour l'Espagne : *Histoire et Archéologie de l'habitat médiéval*, Lyon, 1986, donne des points de départ bibliographiques.

- 4 – Voir notamment de Vladimir Nekuda, *Pfaffenschlag, Zanika stredo vecka u Slavonic*, Brno 1975 et Mstenice, *Zanikla stredovecka ves*, Brno, 1985.

- 5 – M. Beresford et J. Hurst edit., Londres, 1971.

- 6 – Cependant les abandons paisibles ont leurs inconvénients : en Angleterre, les villages désertés à la suite des enclôtures ont laissé peu de vestiges mobiliers.

- 7 – A Montaignt (Tarn), les fouilles ont montré que le village avait survécu un

- temps aux destructions de la croisade des Albigeois; la désertion paraît davantage en rapport avec la création de la bastide de Lisle-sur-Tarn. A Brucato, de même, l'agglomération paraît avoir amorcé une renaissance après les sièges de 1338. Sur Montaignut : *Archéologie du village déserté*, Paris, 1970, 2 vol. Sur Brucato voir l'ouvrage cité note 3.
- 8 – Comme à Dracy, l'exiguïté et la mauvaise qualité du terroir, cf. *Archéologie du village déserté*, Paris, 1970.
- 9 – Sur ces méthodes, voir *La prospection archéologique, paysage et peuplement*, Paris, 1986 (D.A.F. 3).
- 10 – Cf. J.M. Pesez, «La terre et le bois dans la construction médiévale», *Architectures de terre et de bois* (sous la dir. de J. Lasfargues), Paris, 1985 (D.A.F. 2), pp. 159-168. Il est possible que ces types de construction ne concernent pas toute l'Europe et que l'aire méditerranéenne ait davantage eu recours à la pierre : la documentation écrite irait dans ce sens; la recherche archéologique, pour sa part, apporte très peu sur le haut Moyen Age dans l'Europe méditerranéenne, sauf peut-être en Espagne où les constructions des temps musulmans paraissent précisément avoir utilisé la pierre.
- 11 – Site de Château-Gaillard. Cf. G. Vicherd, *Autoroutes dans l'Ain et archéologie*, 1986.
- 12 – J. Chapelot et R. Fossier, *Le village et la maison au Moyen Age*, Paris, 1980.
- 13 – Deux villages du XIV^e siècle, l'un en Bourgogne, l'autre en Sicile.
- 14 – J.M. Pesez, «Le foyer de la maison paysanne (XV^e-XVI^e siècles)», *Archéologie médiévale*, XVI, 1986, pp. 65-92.
- 15 – Cf. *Deserted Medieval Village, op. cit.*, (note 5).